



HAL
open science

Entropique Kaboul, nulle part au coeur du monde

Mauricette Fournier

► **To cite this version:**

Mauricette Fournier. Entropique Kaboul, nulle part au coeur du monde. Anna Madoeuf et Raffaele Cattedra (dir). Lire les villes. Panoramas du monde urbain contemporain, Presses universitaires François Rabelais, p. 271-282, 2012, Villes et territoires, 1635-6187. halshs-00881878

HAL Id: halshs-00881878

<https://shs.hal.science/halshs-00881878v1>

Submitted on 11 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entropique Kaboul, nulle part au cœur du monde

Fournier Mauricette

Maître de Conférences en Géographie

Clermont Université, Université Blaise Pascal,

EA 997 CERAMAC, BP 10448, F-63000 Clermont-Ferrand, France

Parce que située sur la route de la soie, puis sur celles de l'Inde et de l'Orient, Kaboul est une ville qui a longtemps fasciné les voyageurs occidentaux qui la découvraient, qui a inspiré nombre d'écrits, depuis ceux de l'empereur Bâbur¹, à ce point amoureux de sa capitale « *au centre du monde* » qu'il a souhaité s'y faire enterrer, jusqu'aux mémoires et souvenirs des scientifiques, archéologues ou anthropologues ayant longuement séjourné en Afghanistan, en passant par les récits des écrivains voyageurs, au premier rang desquels Ella Maillart et Nicolas Bouvier. Depuis que le pays est en guerre, ce sont d'autres types d'ouvrages qui mettent la ville en scène, témoignages, romans mais aussi albums pour la jeunesse. Notre projet a été de constituer un corpus de textes permettant de rendre compte de l'image composite de Kaboul et de montrer, au travers de ces lectures croisées et de ces regards diachroniques, les « lieux communs » littéraires mobilisés pour saisir cette ville entropique.

Un corpus disparate pour une représentation distanciée

Les œuvres romanesques s'attardant exclusivement dans les rues de Kaboul se révèlent au final assez rares, ce qui nous a conduit à élargir le corpus, d'une part à des textes dont l'action se déroule en partie seulement dans la capitale afghane (par exemple *Milenio Carvalho*, roman dans lequel Manuel Vazquez Montalban consacre une quarantaine de pages à Kaboul), d'autre part à une série d'écrits à caractère clairement littéraire, notamment la littérature jeunesse et les récits de voyage, récits autobiographiques plus ou moins romancés tels que ceux de Nicolas Bouvier ou d'Ella Maillart. Sauf mention ponctuelle, ont été exclus de l'analyse présente, en raison d'un affichage volontairement non-fictionnel, les témoignages contemporains de militaires, journalistes, personnels des ONG..., ainsi que ceux des scientifiques (archéologues, anthropologues...) ayant longuement séjourné en Afghanistan, quoique ces derniers puissent, souvent, proposer une description sensible du pays et de la ville, plus sensible parfois que celle que l'on rencontre dans certains romans. En effet, Kaboul est bien plus souvent le décor d'une action romanesque (c'est le cas de *Chicken Street* par exemple), ou le support d'un propos à vocation politique ou idéologique (des *Les Hirondelles de Kaboul*, dont se sert Yasmina Khadra pour dénoncer la condition des femmes dans une société islamiste à *Milenio Carvalho* qui permet à Manuel Vazquez Montalban de dissenter sur la dimension intrinsèquement géopolitique de la tragédie afghane) qu'un lieu rendu par des pratiques sensibles.

Cette vision distanciée de la ville est naturellement à mettre en relation avec l'origine majoritairement exogène des auteurs de notre corpus. En effet, les auteurs d'origine afghane dont les œuvres sont disponibles en français ou en anglais sont peu nombreux. Quand tel est le cas, si l'action se déroule bien en Afghanistan, elle n'est pas forcément localisée dans un lieu précis : ainsi en est-il de la plupart des textes d'Atiq Rahimi². Mais l'origine afghane de

¹ Les références bibliographiques complètes des ouvrages étudiés se trouvent dans la bibliographie.

² Atiq Rahimi, *Terre et cendres* [« Khâkestar-o-khâk »], Paris, P.O.L., 2000. *Les Mille Maisons du rêve et de la terreur*, Paris, P.O.L., 2002. *Le Retour imaginaire*, Paris, P.O.L., 2005. *Syngué sabour. Pierre de patience*, Paris, P.O.L., 2008. *Maudit soit Dostoïevski*, Paris, P.O.L., 2011.

l'auteur n'est pas nécessairement garante d'une restitution « autochtone » de la pratique et de la perception des lieux. Ainsi, si Khaled Hosseini est bien d'origine afghane et kabouliote, que son premier récit, *Les Cerfs-volants de Kaboul*, se veut celui d'une autobiographie romancée, il a quitté la ville encore enfant pour se réfugier aux Etats-Unis où il a grandi. Sa perception, la construction de sa sensibilité littéraire, son écriture témoignent plus de cette éducation américaine que de son enfance afghane. L'origine exogène des écrivains explique aussi que les espaces urbains traversés et décrits correspondent majoritairement aux quartiers centraux de Kaboul, la vieille ville, le centre moderne autour du palais présidentiel, Wazir-Akbar-Khan, le quartier des catégories sociales aisées, les artères commerciales. Rares sont les écrivains à s'aventurer au-delà de ces limites. Ella Maillart s'en éloigne toutefois pour visiter la tombe de Bâbur et le sanatorium d'Aliabad tandis que Manuel Vazquez Montalban nous dirige, le temps d'une conférence, vers l'université.

Enfin, la relation distanciée à la ville, point commun à la plupart des auteurs de ce corpus, est à mettre en relation avec l'une des thématiques récurrentes qui s'impose dans romans et récits : la dimension géopolitique, géostratégique d'une ville carrefour que l'on ne sait pas toujours comment situer dans l'ordre du monde : « centre du monde » pour l'empereur Bâbur, « bout du monde » pour Nicolas Bouvier, « nulle part » pour Olivier Rolin... Cette hésitation traduit bien, pour tous, la difficulté de « lire » Kaboul, ville confuse, désordonnée, entropique.

Kaboul, ville entropique

De plus en plus utilisée dans le monde de l'art, la notion d'entropie est empruntée au monde de la physique. Forgé par le physicien allemand Clausius en 1865 à partir de la racine grecque *η τροπη* le nouveau terme sert à exprimer l'idée de transformation, mais aussi de désordre : plus précisément l'entropie sert à mesurer « le degré de désordre d'un système » au niveau microscopique. Et c'est bien l'idée de désordre, cette caractéristique entropique qui s'impose sous la plume de nos différents auteurs lorsqu'il s'agit pour eux d'appréhender Kaboul. La ville est toujours présentée comme un espace de l'entre-deux (à diverses échelles), un espace du désordre, de la transformation, mais aussi du « devenir », caractère entropique donc que Manuel Vazquez Montalban, résumera par un terme beaucoup moins châtié dans *Milenio Carvalho* : « *Kaboul est une vitrine, pauvre, mais qui essaie de montrer le meilleur. Tout ça c'est pour la forme, rien à voir avec le contenu réel de ce bordel.* »

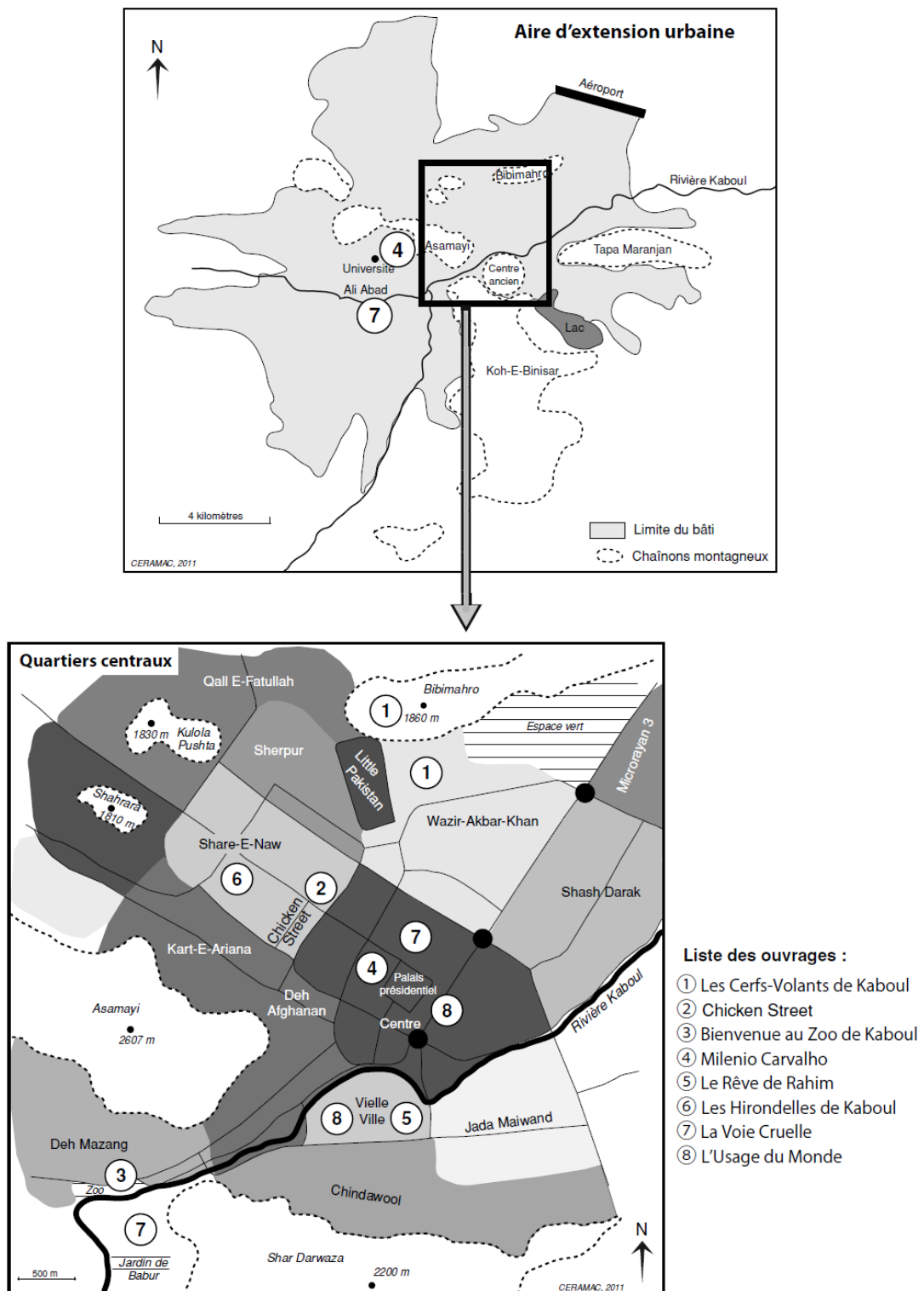
Certes le désordre actuel de Kaboul, la désorganisation de la société, la déstructuration de l'espace urbain, apparaissent comme la résultante de trente années de guerre, comme le décrit avec un certain effarement Olivier Rolin. Pulvérisé, le paysage urbain en vient à se confondre à la nature minérale ; face à cette disqualification extrême, on relèvera que l'auteur, curieusement, ne reste pas insensible à une certaine esthétique des ruines.

De l'autre côté de la ligne de front, Jade Maiwand, les anciens « Champs-Élysées » de Kaboul, offrent un spectacle de désolation monumentale. Grands pans de murs tragiques, éboulis de gravats, fouillis de ferrailles que le feu a tordues, soudées comme des spaghettis trop cuits. Le relief aberrant des ruines, où s'emmêlent ombres et lumières, se confond avec le pissement, les rides, les failles des montagnes en arrière-plan : loin des rêves modernistes, la ville retourne à la pure géologie. Il n'y a plus guère que des moudjahiddin pour camper dans ces décors romantiques.

Olivier Rolin, *Mon Galurin Gris*

Fig. 1 Principaux lieux et quartiers de Kaboul dans la littérature

Principaux lieux et quartiers de Kaboul dans la littérature



Cependant l'entropique entre-deux de Kaboul s'enracine aussi, fondamentalement, dans sa position de ville-carrefour, d'oasis commerciale. « *Ö mon oncle, tous les trésors de l'Afghanistan sont ici ?* », s'exclame lors de son premier voyage à Kaboul, le jeune Rahim confronté autant à la profusion des marchandises qu'à un désordre sensoriel.

Mille odeurs viennent chatouiller mes narines : odeurs de cuir, de crottin, de cumin, d'amandes amères (...) Le braiment des ânes couvre ma voix. Le marteau du forgeron, celui du chaudronnier sonnent à mes oreilles (...) L'odeur des brochettes grillées qui plane dans la rue.

Sabine du Faÿ, *Le Rêve de Rahim*

Cette première impression de la ville, odeurs et bruits mélangés, renvoie à une permanente dialectique de l'intérieur et de l'extérieur : « *odeur des brochettes* » et « *marteau du forgeron* », qui évoquent les petits métiers de la ville, se conjuguent intimement avec les « *odeurs de crottin* » et « *le braiment des ânes* » qui signalent la présence des ruraux et des nomades. Il revient alors à l'empereur Bâbur d'avoir le premier identifié - et magnifié- cette position « *intermédiaire* » qui a pu faire de Kaboul un « *centre du monde* ».

L'ordre selon l'empereur Bâbur, fondateur d'une capitale... et de sa représentation

Si l'on peut trouver trace de la ville dans des documents historiques plus anciens, c'est à Bâbur (1483-1530), jeune prince descendant de Gengis Khan et de Tamerlan, que Kaboul, jusqu'alors modeste bourgade sur les rives de la rivière éponyme, doit d'être entrée dans l'histoire politique et dans l'histoire littéraire. Chassé de Samarkand, Bâbur s'installe en 1504 à Kaboul, qui deviendra sa première capitale et la première étape de la construction d'un vaste empire, celui des grands Moghols de Delhi. Bâbur reste à ce point attaché à sa capitale afghane qu'il a souhaité s'y faire enterrer et qu'il lui a consacré une dizaine de pages dans ses mémoires, le *Bâbur Nâmeh*, dont nous reproduisons quelques extraits ci-dessous.

La principauté de Kaboul fait partie du quatrième climat et se trouve ainsi **au centre du monde habité** (...) **Les caravanes** qui viennent de Kashgar, du Ferghana, du Turkestan, de Samarkande, de Boukhara, de Balkh, du Badakhstan se rendent à Kaboul (...) Kaboul est le **point intermédiaire** entre l'Hindoustan et le Khorassan, et offre un **marché des plus avantageux**. Quand même ces commerçants feraient le voyage du Cathay et du Roum ils ne réaliseraient pas plus de profits. Il arrive chaque année à Kaboul sept, huit ou dix mille chevaux et, venant de l'Inde, dix à vingt mille caravaniers (...) De Kaboul, on peut aller en une journée dans des endroits où jamais il ne neige, tandis qu'à deux heures astronomiques de distance se trouvent des lieux où la neige ne fond jamais (...) **Les fruits** à Kaboul et dans les villages environnants sont les raisins, les grenades, les abricots, les pommes, les coings, les poires, les pêches, les prunes, les amandes ; les noix y abondent. Les vins y sont capiteux (...) Le climat de Kaboul est délicieux et il n'existe pas de pays au monde sous ce rapport qui puisse lui être comparé. (...) La population de la principauté de Kaboul est très variée : dans la vallée et dans les plaines, il y a des Türk, des Aimaks et des Arabes. Dans les villes ce sont les Sartes qui dominent ; dans d'autres villages du district sont établis des Tadjiks, des Bereki, des Afghans. On parle, dans la principauté, environ onze à douze langues telles que l'arabe, le persan, le türk, le mongol, l'hindi, l'afghan ... en aucun autre pays au monde on ne rencontre **pareille diversité de populations** et d'idiomes ...

BABUR, *Mémoires (Bâbur Nâmeh)*

Les *Mémoires* de Bâbur constituent un texte fondateur pour ce qui relève des représentations de sa capitale ; régulièrement repris par les auteurs contemporains, il permet de beaux effets d'intertextualité, observés par exemple chez Nicolas Bouvier qui, dans *L'Usage du Monde*, s'en remet – longuement - à Bâbur pour décrire la ville dès son arrivée à Kaboul ou bien encore chez Olivier Rolin qui se plaît à jouer avec les mots dans *Mon Galurin Gris*: « *La principauté de Kaboul fait partie du quatrième climat et se trouve au centre du monde habité* », *écrivait l'empereur Bâbur. Je vous écris de Kaboul, au centre du monde, c'est-à-*

dire nulle part.» Sa tombe, située au centre d'un des grands jardins qu'il avait créés, (récemment restauré grâce à la fondation de l'Agha Khan), constitue une étape incontournable pour les écrivains voyageurs.

La tombe de Bâbur était une simple stèle de marbre dans un jardin en terrasses. En vrai montagnard, l'empereur n'avait pas voulu être enterré aux Indes, pays qui, selon lui, était dépourvu de bons chevaux, de bons chiens, de bons fruits autant que de vrais hommes. Je comprends tout à fait son point de vue.

Ella Maillart, *La Voie Cruelle*

Si la description enthousiaste de Bâbur est celle d'un individu séduit par un lieu, les fondements explicites de cet enthousiasme renvoient clairement à la position stratégique, géopolitique de Kaboul, élément qui ne pouvait échapper au fondateur d'un grand empire. Dans le texte de Bâbur, tous les déterminants d'une place centrale sont identifiés et explicités, à diverses échelles : l'oasis agricole qui fait de la région un véritable pays de cocagne, la situation de carrefour sur de grandes routes commerciales, le creuset ethnolinguistique. Ces déterminants géographiques semblent s'imposer avec une telle évidence qu'à la suite de Bâbur pratiquement aucun auteur ne paraît pouvoir se détacher de ces grilles de lecture.

Ville-oasis, ville-carrefour ou le déterminant géographique

Encadrée par des chaînons montagneux, Kaboul s'étend, à une altitude d'environ 1700 m, dans un vaste bassin sédimentaire, irrigué par la rivière Kaboul et ses affluents. C'est bien une oasis urbaine qui, littéralement, « apparaît » au milieu de steppes arides, vue depuis le sommet des montagnes qui l'encadrent (*Le Rêve de Rahim*), du hublot d'un avion (*Chicken Street*) ou au bout d'une route poussiéreuse comme le relate Nicolas Bouvier, soulignant encore l'oxymore qui veut que ce « bout du monde » en soit aussi un « centre ».

Lorsque le voyageur venu du sud aperçoit Kaboul, sa ceinture de peupliers, ses montagnes mauves où fume une fine couche de neige, et les cerfs-volants qui vibrent dans le ciel d'automne au-dessus du bazar, il se flatte d'être arrivé **au bout du monde**. Il vient au contraire d'en atteindre **le centre**; c'est même un empereur qui l'affirme.

Nicolas Bouvier, *L'Usage du Monde*

Les déterminants géographiques ont fait de l'oasis kabouliote, idéalement située à un carrefour stratégique (routes ouest-est vers l'Inde, nord-sud qui permet notamment le contrôle des cols de l'Hindu Kush) une place commerciale de première importance, où l'on pouvait trouver « *tous les trésors de l'Afghanistan* » (*Le Rêve de Rahim*), un lieu de rencontre et d'échange entre population urbaine et population rurale, très inégales ainsi que le rappelle Manuel Vazquez Montalban : « *Presque quatre-vingt-dix pour cent des habitants de l'Afghanistan sont des nomades ou des paysans et une très fine pellicule sédentaire occupe les villes. Ce pays ne ressemble à aucun autre que vous ou moi ayons connu.* ». L'oasis-carrefour constituait aussi un lieu de rencontre essentiel avec les populations nomades, même si l'accueil des petits citadins de Kaboul, entre émerveillement et méfiance, restait ambigu comme le souligne Khaled Hosseini.

Nous chassions les Kuchis, ces nomades qui traversaient Kaboul pour gagner les montagnes du nord. Les bêlements plaintifs des moutons et le tintement des cloches au cou des chameaux nous avertissaient en général de l'approche de la caravane. Nous courrions alors observer la lente procession de ces hommes aux traits burinés, couverts de poussière, et de ces femmes arborant de longs châles colorés, des colliers, ainsi que des bracelets en argent autour des poignets et des chevilles. Nous jetions des cailloux aux chèvres, aspergeant les mules avec de l'eau.

Khaled Hosseini, *Les Cerfs-Volants de Kaboul*

Enfin, les écrivains ne manquent pas d'insister, à la suite de Bâbur, comme ci-après Manuel Vazquez Montalban, sur la particularité ethnolinguistique de Kaboul, qui fait d'elle un condensé de l'Afghanistan et apparente sa population à une collection anthropologique : « *D'abord et avant tout Pachtoun, Tadjik, Azéri, Ouzbek ? Aimaq, Baloutche, Kirghiz, Nuristani, Pamir ... ? Et je n'ai pas fait le tour de possibilités ethniques.* »

Les romanciers s'emparent facilement de la segmentation ethnolinguistique de Kaboul – et de l'Afghanistan-, de ses antagonismes, non seulement dans une fonction descriptive de la société, mais aussi pour construire leurs trames fictionnelles. Ainsi, dans *Les Cerfs-Volants de Kaboul*, l'intrigue repose sur les relations complexes entre deux demi-frères appartenant à des groupes distincts : Amir, le narrateur appartient au groupe majoritaire et dominant des Pachtouns ; il est sunnite ; sa famille est riche tandis qu'Hassan est pauvre, chiite, membre de la communauté minoritaire et dominée des Hazaras. Ainsi le roman de Khaled Hosseini incarne-t-il la problématique géopolitique de l'Afghanistan contemporain.

Kaboul, au cœur des conflits géopolitiques contemporains

La situation géopolitique contemporaine est un thème récurrent des fictions de ces vingt dernières années. *Les Cerfs-Volants de Kaboul*, tout comme *Les Hirondelles de Kaboul*, s'inscrivent dans le contexte d'un pays dominé par les talibans. *Milenio Carvalho* et *Chicken Street* situent leur action après l'intervention américaine. Très habilement, Manuel Vazquez Montalban se sert des dialogues entre ses principaux protagonistes, Simpson et Biscuter, pour faire valoir son analyse de la situation et mettre en lumière les enjeux actuels :

-Territorialement, les Afghans n'ont pas de bol. Ils étaient sur la route de la soie et sur celle de la pénétration asiatique en Europe. Maintenant, ils sont en plein dans la stratégie qui vise à contrôler ce qui reste des gisements de pétrole d'Iran, d'Arabie Saoudite, d'Azerbaïdjan, des républiques islamiques anciennement soviétiques, avec des Américains qui ont déjà un schéma approximatif de celui qui sera leur prochain ennemi dans la bataille finale.

- La lutte finale entre le socialisme et le communisme ?

- Entre quoi et quoi ? Ne soyez pas naïf. La lutte finale entre le capitalisme contrôlé par les Etats-Unis et le capitalisme contrôlé par la Chine anciennement communiste.

Manuel Vazquez Montalban, *Milenio Carvalho*.

Au cours des quarante dernières années, la localisation stratégique de Kaboul, avantage économique du temps de Bâbur, s'est muée en point de focalisation d'une guerre interminable. La ville a été méthodiquement détruite, réalité que ne se lassent pas de décrire les romanciers, sidérés face à cette ville pulvérisée dont l'état de délabrement semble dépasser la fiction. C'est avec un même sentiment d'incrédulité qu'ils comparent la ville d'autrefois, moderne, plaisante, aux ruines qu'il en reste.

Désormais les boulevards de Kaboul ne divertissent plus. Les façades décharnées, qui tiennent encore debout par on ne sait quel miracle, attestent que les estaminets, les gargotes, les maisons et les édifices sont partis en fumée. La chaussée, auparavant bituminée, n'est que sentiers battus que les sandales et les sabots raclent à longueur de journée.

Yasmina Khadra, *Les Hirondelles de Kaboul*

Mon père est venu à Kaboul il y a longtemps, avant la guerre contre les Soviétiques, c'était une ville très belle, des monuments, des jardins, des ambassades, l'université, des quartiers très jolis pour les riches. C'est comme si un tremblement de terre avait presque tout détruit. (...) Les destructions étaient là, comme étaient là les ruines d'Ephèse ou de Paestum, c'étaient les êtres humains qui avaient l'air en trop, particulièrement les adultes, qui se souvenaient peut-être d'une autre ville.

Manuel Vazquez Montalban, *Milenio Carvalho*.

Kaboul, ville fabulée, ville à réinventer

Le caractère spectaculaire de la destruction de Kaboul, qui paraît aussi méticuleux que radical, conduit fréquemment les auteurs de fiction, saisis par la sidération, d'abord à s'interroger sur la mémoire, les souvenirs des lieux, puis à douter de la réalité même du passé, de la ville. « *Qu'il est loin ce temps. Relèverait-il d'une pure fabulation ?* » fait s'exclamer Yasmina Khadra à l'un de ses personnages, Chez Manuel Vazquez Montalban, pour qui Kaboul reste « *le seul lieu déterminé de tout l'Afghanistan actuel* », le doute s'étend de la ville au pays. Ainsi Biscuter, s'adressant à d'improbables hispanistes de l'université de Kaboul, leur assène-t-il : « *Où êtes-vous ? En Afghanistan ? Oui ? Vous êtes sûrs ? Tous les matins, quand vous sortez dans la rue pour vous rendre à l'université ou ailleurs, vous trouvez que vous êtes en Afghanistan ou dans une proposition d'Afghanistan qui ne vous appartient pas ?* »

La ville moderne des années soixante-dix, sublimée, vantée pour sa douceur de vivre, a-t-elle donc vraiment existé ? Pour tout le monde ? Correspond-elle à un vécu partagé ? Une pratique commune et collective des lieux ? C'est par la négative que répond Khaled Hosseini, dans *Les Cerfs-Volants de Kaboul*, insistant sur l'écart immense qui séparait les catégories sociales et les groupes ethnolinguistiques dans le Kaboul de ces années-là. Le quartier que le « je » de son autobiographie romancée habitait, les lieux urbains qu'il fréquentait, étaient ceux d'une très petite fraction de la population, au sommet de l'échelle sociale, riche, occidentalisée. Ce « je »-là n'éprouvait peut-être les lieux réels de Kaboul qu'avec une distanciation de « touriste », comme se plaît à le lui rappeler le chauffeur de taxi du roman.

Parce que je me représente bien la situation, agha sahib. Vous viviez probablement dans une grande maison, avec un beau jardin planté de fleurs, d'arbres fruitiers et entretenu par un jardinier. Le tout clôturé, bien sûr. Votre père conduisait une voiture américaine, vous aviez des domestiques – sans doute hazaras. Vos parents embauchaient des extras pour s'occuper de la décoration quand ils organisaient des *mehmanis*, afin que leurs amis puissent raconter en détail autour d'un verre leurs voyages en Europe ou aux Etats-Unis. Et je parierais les yeux de mon fils aîné que c'est la première fois que vous portez un *pakol*...

Voilà le vrai visage de l'Afghanistan, agha sahib. L'Afghanistan tel que je le connais. Vous ? **Vous avez toujours été un touriste ici.** Vous l'ignoriez, c'est tout.

Khaled Hosseini, *Les Cerfs-Volants de Kaboul*

In fine, les écrivains finissent par poser la question de l'avenir, portant un regard relativement optimiste sur la ville à réinventer. Même Manuel Vazquez Montalban, si sévère dans ses observations générales, sait repérer dans les rues « *l'esprit de survie* » qui permet aux petites gens, tailleurs, réparateurs de bicyclettes, barbiers, de reconstruire leur vie et leur ville dans l'infra-mince urbain du paysage en ruines : « *ils traversèrent un Kaboul qu'ils n'avaient pas encore vu, où l'esprit de survie avait transformé les bicoques ou les maisons à demi écroulées en ateliers de tailleur ou de réparateur de bicyclette, salons de barbier, épiceries ou simples baraques où l'on vendait des graines grillées variées et les bonbons les plus multicolores, ruses pour amuser la faim .* »

Kaboul est donc une ville à réinventer, à imaginer comme les animaux du zoo de Kaboul (LEVY D. et STRANGL K., *Bienvenue au zoo de Kaboul*). Dès lors, il n'est guère surprenant que ce soient les auteurs de littérature jeunesse qui s'emparent de cette problématique optimiste de la reconstruction. Tandis que, sous la plume de Didier Lévy et Katrin Strangl, les enfants se chargent de peupler, par l'imagination, les cages vides du zoo - qui n'a jamais fermé ses portes durant toute la guerre, sous celle de Sabine du Faÿ, Rahim revendique son droit à la modernité, incarnée ici par le cinéma, et boude la proposition de son oncle d'aller

voir un *bouzkachi*, spectacle traditionnel, mais aussi lieu commun des récits de voyage en Afghanistan.

- Je t'emmènerai plutôt voir un bouzkachi.

Je fais grise mine.

Le bouzkachi, c'est le jeu favori des Afghans. Des cavaliers se battent pour attraper le corps décapité d'une chèvre qui sert de ballon.

Je n'ose dire à mon oncle que je préférerais aller au cinéma.

- Un jour, Rahim je t'offrirai un cheval. Tu deviendras un bon cavalier.

Je fronce le nez et ne dis rien. Ce n'est pas un cheval que je veux mais une place de cinéma (...) Je ne veux pas faire de peine à mon oncle. Mais je donnerais tous les chevaux de la terre pour pouvoir aller, au moins une fois, au cinéma.

Sabine du Faÿ, *Le rêve de Rahim*

A l'issue de cette promenade littéraire dans Kaboul, on a pu montrer comment les œuvres de fiction pouvaient se saisir et se nourrir du caractère entropique d'une ville. On en reste cependant bien souvent à l'étape d'une description académique et distanciée en raison de l'origine exogène des auteurs, dominante dans notre corpus. Ce regard distancié permet de mettre nettement en lumière les forces structurantes qui organisent la ville et le pays (les déterminants géographiques de la localisation, les antagonismes anthropologiques), ce qui conduit à une analyse à caractère très géopolitique qui s'attarde sur l'articulation de représentation d'apparence opposées (« centre du monde », « bout du monde », « nulle part » au monde). *A contrario*, ces romanciers, en raison de leur faible pratique intime des lieux, rencontrent plus de difficultés pour percevoir et anticiper les nouvelles forces agissantes dans les transformations de la société, dans la réorganisation du désordre.

BIBLIOGRAPHIE : SOURCES PRIMAIRES

La bibliographie est classée en fonction des grandes catégories présentées dans le texte.

BABUR, *Mémoires*, traduit par BACQUE-GRAMMONT J.L., Presses orientalistes de France, 1980.

Œuvres romanesques

HOSSEINI K., *Les Cerf volants de Kaboul*, Belfond, 2005.

HOSSEINI K., *Mille soleils splendides*, Belfond, 2007.

KHADRA Y., *Les hirondelles de Kaboul*, Julliard, 2002.

ROLIN O., *Mon Galurin gris, Petites géographies*, Seuil, 1997.

STHERS A., *Chicken Street*, Grasset, 2005.

VAZQUEZ MONTALBAN M., *Milenio Carvalho*, Christian Bourgois éditeur, 2006.

Littérature jeunesse :

DU FAY S., *Le rêve de Nahim*, Petite Poche, édition Thierry Magnier, 2006.

ELLIS D., traduit par BRISAC A.-L., *Parvana: Une enfance en Afghanistan*, Hachette Jeunesse, 2003.

ELLIS D., traduit par BRISAC A.-L., *On se reverra Parvana*, Hachette Jeunesse, 2006.

ELLIS D., traduit par BRISAC A.-L., *Le voyage de Parvana*, Hachette Jeunesse, 2008.

LEVY D. et STRANGL K., *Bienvenue au zoo de Kaboul*, éditions Sarbacane, 2009.

RIVAS TORRES M., *Nassima, une enfance afghane*, Castor poche, Histoires d'ailleurs, 2003.

Récits de voyage romancés

BOUVIER N., *L'usage du monde*, Petite Bibliothèque Payot, réédition 2001.

MAILLART E., *La voie cruelle*, Petite Bibliothèque Payot, réédition 2004.
ROCHE A., *Nomade sur la voie d'Ella Maillart*, Arthaud, 2003 ; Payot, 2005.
SCHWARZENBACH A., *Où est la terre de nos promesses*, (avec Ella Maillart en Afghanistan 1939-40), Payot, 2004

Récits, souvenirs des scientifiques ayant séjourné en Afghanistan

CENTLIVRES P. et CENTLIVRES-DEMONT M., *Revoir Kaboul : Chemins d'été, chemins d'hiver entre l'Oxus et l'Indus 1972-2005*, Editions Zoé, 2007.

DOUETTE S., AKRAM B., AKRAM H., BELLEVILLE R., (Collectif sous la direction de), *Paris Kaboul - Expédition scientifique et culturelle sur la route de la soie*, Hoëbeke, nouvelle édition 2004

GORSHENINA S. et RAPIN C., *De Kaboul à Samarcande : Les Archéologues en Asie centrale*, Gallimard, 2001

KHAN O., BURKE J. et BAKER W., *Du Cachemire à Kaboul*, Gallimard, 2002.

Témoignages contemporains

CAIRO A. traduit par RAIOLA M., *Chroniques de Kaboul*, Presses Universitaires de France, PUF, 2007.

DE BEAURECUEIL S., *Mes enfants de Kaboul*, Cerf Édition, réédition 2004

DE LAROUZIERE-MONTLOSIER G., *Journal de Kaboul*, édition Bleu autour, 2009.

GUILLAUME L., *Les riches heures de Kaboul*, Stock, 1991.

MOHAMADI D. et BOURREAU M., *Petite marchande d'allumettes à Kaboul*, Michel Lafon, 2010.

RODRIGUEZ D. traduit par MAZINGARBE D., *Kaboul Beauté*, Presses de la Cité, 2007.

SAHEBJAM F., *Morte parmi les vivants*, Grasset, 2003.

SEIERSTAD A., *Le libraire de Kaboul*, Lattès, 2003.

Fig. 1 Principaux lieux et quartiers de Kaboul dans la littérature

Principaux lieux et quartiers de Kaboul dans la littérature

